

Traduire des idiomes « les doigts dans le nez » ? L'image au service de l'apprentissage

Marine ESPINAT
Doctorante contractuelle
UMS 3323 CoVariUs Paris-Sorbonne
espinat.marine@gmail.com

Résumé : L'article présente les résultats obtenus lors de séances de traduction d'idiomes auprès d'étudiants allemands apprenant le français. Après avoir défini le cadre théorique, l'étendue de la phraséologie et les classifications ayant cours, nous montrons que l'usage didactique de la phraséologie permet de confronter les étudiants à de nombreuses difficultés, lexicales, grammaticales ou morphosyntaxiques. Mais la confrontation aux idiomes met au jour un autre questionnement : l'image peut-elle interférer avec le sens ? Est-elle toujours présente à l'esprit des locuteurs lorsqu'ils utilisent un idiom ? Quelques occurrences du corpus et leurs traductions ouvrent la voie à une analyse détaillée de tels questionnements. Enfin, la place de la phraséologie et plus précisément de l'idiomaticité dans un cadre didactique est envisagée.

Abstract: This paper presents data obtained during sessions involving the translation of idioms by German students learning French. After defining the theoretical framework, the extent of phraseology and its actual classifications, I show that the use of phraseology in foreign language teaching allows students to confront many lexical and grammatical difficulties. But the confrontation with idioms reveals other questions: Can images interfere with meaning? Does the image stay in the minds of speakers using an idiom? Some occurrences in the corpus and their translations pave the way for a detailed analysis of such questions. Finally, I consider the role of phraseology, and especially idiomaticity in a didactical framework.

Mots-clés : didactique des langues étrangères, Français Langue Etrangère (FLE), idiomaticité, idiomes, image, phraséologie, séquences préfabriquées, traduction.

Keywords : foreign language teaching, formulaic language, French as a Foreign Language, idiomaticity, idioms, image, translation.

Plan :

1. Remarques introductives
 - 1.1 Cadre théorique : phraséologie, idiomes et image
 - 1.2 Cadre didactique : du bienfait de la traduction d'idiomes
 - 1.3 Déroulement des séances de traduction d'idiomes
2. Résultats des traductions d'idiomes
 - 2.1 Typologie des difficultés rencontrées par les étudiants
 - 2.2 Hiérarchie de la proximité des images/concepts
 - 2.3 Difficultés liées à l'image
3. La phraséologie et l'image dans l'apprentissage d'une langue étrangère : vers plus d'« idiomaticité » ?
 - 3.1 Du bienfondé de la « phraséo-didactique »
 - 3.2 Qu'importe l'image pourvu qu'on ait le sens ?

1. Remarques introductives

C'est à Charles Bally et son *Traité de stylistique française* (1909) que remontent les balbutiements de la phraséologie dans son acception contemporaine. L'auteur y définit les « groupes phraséologiques » comme des « groupes de mots qui forment eux-mêmes des unités » et dont le « sens global » diffère du sens de chacun de ses éléments. Depuis cette première esquisse, l'étude de la phraséologie a connu de nombreuses évolutions, avec un essor certain depuis les années 70 en Union soviétique et en RDA et depuis les années 80 en Europe occidentale. Du fait de ces évolutions rapides et parallèles entre les sphères anglo-saxonne, européennes occidentale et orientale, la phraséologie souffre aujourd'hui encore d'un flou terminologique. Chaque aire géographique, chaque auteur a développé ses propres termes : phraséologie, *formulaic language*, expressions phraséologiques/figées, unités phraséologiques, phraséologismes/phrasèmes/phraséolexèmes, la liste est longue de ces termes qui se font concurrence.

« Due to the discontent with the initial chaos regarding the terminology, solitary attempts to compose consistent terminological and classificatory systems were made. However, these attempts did not lead to a fundamental standardization of terminology in research literature. » (Burger *et al* 2007 : 10).

C'est pourquoi nous commencerons ici par évoquer les critères de la phraséologie tels qu'ils ont été définis par la recherche germaniste grâce au travail de typologie entamé dès 1973 (Burger & Jaschke), puis au fil des années 80 par des auteurs comme Harald Burger et Wolfgang Fleischer, dont les classifications font encore de nos jours figure de référence¹.

1.1 Cadre théorique : phraséologie, idiomes et image

Bien que les termes divergent, trois critères font consensus pour définir l'objet de la phraséologie (Burger 2007 [1998] : 11-31) : polylexicalité et figement (ou fixité, stabilité) forment les deux premiers critères obligatoires, de la définition d'un phrasème ou traits communs à tous les phrasèmes. Le troisième et dernier critère, celui de l'idiomaticité, trait spécifique à certains phrasèmes, est certes facultatif, mais non moins important.

1.1.1 Polylexicalité et figement

La nature polylexicale du phrasème est certainement celle qui a fait le moins débat au sein de la phraséologie, car c'est ce qui permet de différencier le phrasème du simple lexème. Un phrasème doit être constitué d'un minimum de deux lexèmes, et la limite supérieure communément admise est celle de la phrase.

Quant au critère du figement, la définition est en ceci plus complexe qu'il s'agit d'un critère graduel, relatif. Un phrasème présente obligatoirement une certaine stabilité structurelle, pouvant aller d'une fixité absolue à une stabilité admettant quelques transformations. On peut ainsi opposer des phrasèmes où le figement est absolu, tel « Rira bien qui rira le dernier » à des phrasèmes aux propriétés transformationnelles plus étendues comme « perdre la tête », qui acceptera par exemple d'être utilisé à la forme interrogative ou d'avoir pour sujet chacun des six pronoms personnels, étant donné qu'il est réduit à un syntagme verbal n'incluant pas le sujet.

¹ Pour une vision plus globale et internationale de la définition de la phraséologie, nous renverrons ici à Náray-Szábo, 2002.

Cette première délimitation d'ordre structurel permet de faire entrer dans le domaine de la phraséologie tout ce qui est plus ou moins figé, ce qui n'est pas sans poser problème ensuite pour déterminer les différents types de phrasèmes, qui vont des formules de routine (« bonne nuit », « bon appétit », etc.) aux collocations², en passant par les proverbes, dictons, etc. Nous nous contenterons ici de préciser que le figement phraséologique n'est pas seulement structurel, mais aussi pragmatique, communicationnel, etc.³.

1.1.2 Idiomaticité

Nous évoquons ci-dessus l'idiomaticité comme étant le troisième critère, facultatif mais non moins déterminant, de la phraséologie. Il ne sera pas question dans cet article de l'acception la plus commune de l'idiomaticité, souvent utilisée par les professeurs de langue étrangère pour qualifier une production qui ne porte pas les traces de la langue maternelle de l'apprenant, mais qui au contraire reflète les automatismes langagiers propres aux locuteurs natifs de la langue étrangère – définition de l'idiomaticité qui laisse ainsi une place prépondérante aux collocations.

Nous nous concentrerons ici sur une notion d'idiomaticité plus spécifique et stricte, celle de l'idiomaticité sémantique⁴, qui au contraire de la précédente, exclut souvent les collocations. Tout phrasème n'est pas nécessairement idiomatique et la définition-même de l'idiomaticité sémantique a connu diverses étapes définitoires. Sa première signification, déjà présente dans l'œuvre de Bally, était la « non-compositionnalité » du sens de l'expression, directement liée à la polylexicalité et au caractère préfabriqué de ces expressions. Pour qu'un phrasème soit considéré comme « idiomatique », son sens global ou phraséologique⁵ doit être différent de la somme des sens de ses composants. Lorsqu'on évoque un voleur qui a pris ses jambes à son cou à la venue de la police, il n'est pas question d'un voleur-contorsionniste, mais bel et bien de la fuite rapide de ce voleur qui voulait échapper aux policiers. Le sens de « prendre ses jambes à son cou » n'est donc pas compositionnel et il s'agit de ce fait d'un phrasème idiomatique, d'un idiome.

Partant de cette définition, on peut opérer une typologie sémantique des phrasèmes, selon si tous les éléments du phrasème sont idiomatiques ou si seule une partie l'est. On peut opérer une distinction entre « Jean a perdu son porte-monnaie », « Jean a perdu son meilleur ami dans un accident de voiture » et « Jean a perdu la tête ». Dans le premier cas, le sens de la phrase équivaut au sens de chacun de ses composants, *perdre* = cesser de posséder, égarer et *porte-monnaie* = contenant où l'on range son argent et ses papiers. Dans le cas de la deuxième phrase, « *perdre* » est utilisé dans un sens figuré, qui signifie « être séparé par la mort » et non

² La collocation se définit comme une cooccurrence privilégiée d'au moins deux termes. Selon les auteurs et les perspectives choisies pour les travaux de recherche, cette « cooccurrence » peut s'entendre dans un sens qualitatif ou simplement quantitatif. Dans le premier cas, on se limite à définir la collocation comme l'association d'un terme-base avec un collocateur, comme pour « poser une question » et non « demander une question », comme ce serait le cas en anglais avec « *to ask a question* ». Ces dernières années, l'étude linguistique de corpus a permis de mettre en évidence des cooccurrences quantitatives, « statistiques » pour ainsi dire, dont ressortent par exemple des collocations du type « courir vite » ou « un bon restaurant ». Dans le présent article, nous nous limiterons à la première acception du terme « collocation ».

³ Pour plus d'informations sur les différents figements, voir Burger (2007 : 16-30) et pour une typologie sinon exhaustive, au moins assez large, Burger (2007 : 33-56).

⁴ Cf. Burger (2007 : 31-32).

⁵ Nous ne parlerons pas ici de « sens métaphorique », car bon nombre d'idiomes ne reposent pas sur un procédé de motivation métaphorique au sens strict du terme, mais sur des procédés métonymiques, synecdochiques, etc.

plus « égarer ». Enfin, dans la dernière phrase, ni le verbe « *perdre* » ni le mot « *tête* » ne sont à prendre dans leur sens propre car on ne perd jamais sa tête, à moins d'avoir été guillotiné. Chacun de ces éléments est idiomatique et le sens global est celui de « être fou », « ne plus avoir toutes ses facultés mentales ».

Si cette définition de la non-compositionnalité du sens reste actuelle et tout à fait vérifiable sur certains phrasèmes/idiomes, elle présente cependant deux inconvénients : premièrement, celui de ne pas mettre suffisamment en avant la notion d'image pourtant déterminante et que l'on retrouve souvent dans le langage courant (« sens figuré », « sens imagé », etc.) et enfin, celui de laisser penser que les éléments figurés constituant l'idiome n'auraient éventuellement rien à voir avec le sens global, comme si le choix d'une image était complètement arbitraire⁶. D. Dobrovol'skij et E. Piirainen (2005 : 11-18) définissent quant à eux l'idiomaticité d'une expression selon deux notions, celles d'« *image requirement* » et d'« *additional naming* ». Sont idiomatiques les expressions dans lesquelles une image est présente et dont on pourrait reformuler le sens sans recourir à l'image⁷. Si nous reprenons ici les exemples idiomatiques cités ci-dessus, chacun peut être paraphrasé sans recours à l'image par « Le meilleur ami de Jean est mort dans un accident de voiture » et « Jean est fou »⁸. Cette dernière étape de définition de l'idiomaticité a le mérite de mettre en avant les deux aspects fondamentaux des idiomes : la présence de l'image et le fait que l'on pourrait toujours s'exprimer « plus clairement » qu'en utilisant un idiom.

1.1.3 Image et opacité/transparence

La notion d'image a fait couler beaucoup d'encre et certains auteurs reconnaissent volontiers, quand ils dressent la liste des théories dans ce domaine, que les distinctions sont ténues et parfois difficiles à saisir, comme Burger (2007 : 99) : « *Im Rahmen der Sprichwortforschung wird der Begriff des Bildes etwas anders, aber ebenso verwirrend gefasst.* »⁹

Il ne fait aucun doute que l'idiomaticité est elle aussi graduelle et ce, selon deux points de vue bien distincts. Nous avons déjà évoqué ci-dessus le fait qu'un idiom pouvait être entièrement ou partiellement idiomatique selon si tous ses éléments, ou seule une partie, étai(en)t à comprendre dans un autre sens que leur sens littéral. À ce premier point mettant en évidence un degré d'idiomaticité peut s'ajouter la distance plus ou moins grande entre le sens littéral et le sens phraséologique de l'idiome. En cela aussi on peut reconnaître que l'idiomaticité est graduelle.

Pour cette conception précise du degré d'idiomaticité, nous parlerons d'opacité vs. transparence par rapport au premier sens, le sens compositionnel, celui où l'image est prise dans son sens littéral. L'opacité absolue peut être due à une anomalie lexicale, un terme n'existant que dans l'idiome et dont on ne trouve (plus) trace dans le lexique. C'est le cas en français de « battre la chamade » ou « ça a fait tilt » où bien peu de locuteurs natifs seraient en

⁶ Cet aspect sera approfondi dans le chapitre 1.1.3. sur la motivation des idiomes.

⁷ Le terme « image » doit être pris dans un sens très large de représentation mentale et ne se limite pas seulement à la perception visuelle.

⁸ La reformulation non-idiomatique doit être possible pour qu'un phrasème entre dans la catégorie des idiomes, elle ne doit pas nécessairement être plus économique.

⁹ „*Im Rahmen der Sprichwortforschung wird der Begriff des Bildes etwas anders, aber ebenso verwirrend gefasst.*“ « Dans le cadre de la parémiologie, le concept d'image est compris d'une façon quelque peu différente, mais tout aussi déconcertante. » (notre traduction).

mesure d'expliquer ce que sont la « chamade » et le « tilt », ce qui ne les empêche nullement d'utiliser ces expressions à bon escient.

Les notions d'opacité et de transparence sont donc directement liées à celle de motivation. À ce propos, D. Dobrovol'skij et E. Piirainen (2009 : 18) font remarquer que :

« En ce qui concerne la motivation des idiomes, il existe des différences graduelles. De nombreux idiomes sont, sur le plan synchronique, clairement motivés, en ce sens que les liens conceptuels entre la signification lexicalisée et l'image qui la sous-tend sont directement reconnaissables. D'autre part, il est des idiomes dont les liens motivants ne peuvent être identifiés à première vue, mais peuvent être reconstruits d'une manière plus ou moins subjective. Enfin, on trouve des idiomes pour lesquelles la perspective historique, et non synchronique, permet d'expliquer l'apparition de la signification lexicalisée (...). » (notre traduction)¹⁰

L'opacité sémantique d'une expression n'affecte cependant en rien son usage, comme nous venons de le montrer. Le degré de complexité de la motivation ou remotivation de l'idiome ne l'empêche pas d'être répandu et utilisé avec pertinence par une bonne partie de la communauté linguistique. Cependant, la question se pose de savoir si la présence de l'image à la base de l'expression ne peut pas amener dans certains cas ou pour certains locuteurs à un brouillage de la signification. L'image ne pourrait-elle pas interférer dans le sens, comme cela est déjà souvent le cas dans les jeux de mots (publicitaires ou autres) réactivant l'image au moyen du contexte et proférant ainsi un double-sens au slogan ? Dans le cadre d'un jeu de mots, l'interférence est intentionnelle. Mais il y a lieu de penser que ce processus cognitif, s'il peut être suscité intentionnellement, peut aussi avoir lieu involontairement.

1.2 Cadre didactique : du bienfait de la traduction d'idiomes

Concernant la phraséologie et son application en didactique, on remarque rapidement au fil des lectures que, si les idiomes remportent un franc succès auprès des chercheurs travaillant dans une perspective strictement linguistique, ce sont les collocations qui intéressent le plus les chercheurs dans le cadre d'applications didactiques. En effet, si ces dernières vont de soi pour un locuteur natif, qui n'a la plupart du temps absolument pas conscience de ces affinités lexicales, c'est dans le contraste avec une autre langue et plus particulièrement dans la situation d'un apprenant de langue étrangère que l'on en vient à remarquer ce phénomène (Burger, 2004 : 24). Nous reprendrons et élargirons ici l'exemple cité par Burger de la collocation « *den Tisch decken* »¹¹, par opposition à « *to lay/set the table* » et « mettre la table ». Si l'intérêt des collocations est évident pour une approche didactique et s'il est aussi indiscutable que les idiomes représentent un niveau de difficulté encore plus élevé pour des apprenants d'une langue étrangère, ces derniers ont tout de même beaucoup à apporter à ceux qui découvrent la langue de Molière, Goethe ou Shakespeare.

¹⁰ „Bei der Motivation von Idiomen gibt es graduelle Unterschiede. Viele Idiome sind synchronisch eindeutig motiviert in dem Sinne, dass die konzeptuellen Links zwischen der lexikalisierten Bedeutung und dem zugrunde liegenden Bild un mittelbar erkennbar sind. Andererseits gibt es Idiome, deren motivierende Links nicht auf dem ersten Blick ersichtlich sind, aber mehr oder weniger subjektiv rekonstruiert werden können. Schließlich finden sich Idiome, in deren lexikalisierten Struktur allenfalls aus historischer, nicht jedoch aus synchronischer Sicht Hinweise auf das Zustandekommen der lexikalisierten Bedeutung zu erkennen sind (...).“ (Dobrovol'skij et Piirainen, 2009: 18)

¹¹ decken = couvrir, recouvrir.

1.2.1 Polylexicalité vs. niveau de langue étrangère

Du fait de leur nature polylexicale, les idiomes présentent des problématiques relevant des apprentissages grammatical, syntaxique et lexical pour des étudiants. À une échelle moindre que celle d'un énoncé complet, ils présentent souvent par exemple des difficultés d'ordre structurel. Ils permettent alors de mettre l'accent sur des points de grammaire pas encore acquis du type : quelle préposition entre dans la construction de ce verbe ? Comment traduit-on la notion d'interdiction sans faire de calque depuis la langue-source¹² ?

Évidemment, la traduction d'idiomes, comme toute traduction par ailleurs, confrontera les étudiants à leurs lacunes lexicales. Traduire un idiome entier revient à ancrer tel ou tel lexème dans un contexte, qui n'est pas celui d'une phrase complète (en dehors des idiomes à énoncés complets du type proverbes), certes, mais qui présentera les mêmes difficultés puisqu'on en viendra éventuellement à restreindre les options de traduction pour un mot précis du fait de son environnement.

1.2.2 Figement vs. flexibilité

Le terme de « figement » peut paraître à bien des égards trop fort pour décrire la stabilité des phrasèmes puisque nous avons vu que ce figement était manifestement graduel et relatif. Si cette notion a longtemps eu le plus de retentissement terminologique dans la recherche française en phraséologie, on a vu apparaître ces dernières années d'autres notions voisines ou associées : « semi-figement », « figement relatif vs. absolu » qui viennent témoigner de la relativité du phénomène.

Toutefois, cette stabilité plus ou moins prononcée peut devenir un obstacle à la (bonne) traduction. Les ouvrages de traductologie et tous les enseignants de traduction prônent la flexibilité, l'adaptation du traducteur au texte, aux moyens langagiers dont il dispose, et au fonctionnement interne des deux systèmes linguistiques auxquels l'étudiant est confronté¹³. La première difficulté est sans aucun doute celle de la compréhension du texte source. La deuxième difficulté est celle de la restitution dans la langue-cible inappropriée¹⁴ de la langue-source¹⁵. Si cette difficulté est la deuxième sur un plan chronologique, elle est certainement la plus importante pour des étudiants arrivés à un certain niveau dans la langue étrangère et qui, s'ils connaissent globalement bien cette langue, ne disposent pas de moyens comparables à ceux d'un locuteur natif pour s'exprimer.

Pour de tels étudiants, la tentation du calque est déjà grande. Elle l'est vraisemblablement encore un peu plus lorsqu'ils se trouvent confrontés à une expression figée. Mais que dire d'un idiome dont l'étudiant pressent dans sa propre langue la non-compositionnalité du sens ? Même lorsqu'il y a une certaine compositionnalité, c'est alors l'incertitude sur le choix de l'image correspondante qui pose problème. Comment faire preuve alors de flexibilité quand

¹² Cf. la difficulté de traduction de la tournure « *man darf nicht* » dans l'idiome n°6.

¹³ Nous nous placerons ici volontairement dans la perspective d'une traduction de la langue première vers la langue seconde qui, bien qu'elle soit déconseillée pour des traducteurs professionnels, est très courante dans l'enseignement car elle met en évidence et exacerbe des difficultés de compréhension et d'expression qu'il conviendra pour les étudiants de résoudre.

¹⁴ Notons ici que le calque est parfois tout à fait approprié, voire nécessaire pour des expressions ayant cours dans une même aire culturelle. Lors des séances de traduction d'idiomes présentées ici, de telles expressions supportant un calque parfait étaient mises de côté.

¹⁵ Cf. Oustinoff 2012.

on a affaire à une expression, qui en plus d'être figée « ne veut pas dire ce qu'elle dit » ? Deux questions se posent alors : l'expression figée de la langue-source a-t-elle une correspondance elle aussi figée dans la langue-cible ? (et le cas échéant, quelle peut-elle bien être ?) Comment traduire au mieux cette expression idiomatique ?

1.2.3 Image de la langue source vs. image de la langue-cible

La présence d'une composante idiomatique dans une expression peut se révéler un véritable casse-tête et l'étudiant se perd en conjectures : la langue-cible dispose-t-elle de la même image ? Le calque suffira-t-il à conserver le sens ? Un étudiant rompu au système linguistique de la langue étrangère présumera probablement et à juste titre que la traduction littérale de l'image-source le mènera droit dans le mur. Mais si cette présomption est bien présente et avérée, le prochain dilemme n'est pas des moindres : si selon toute probabilité il ne connaît pas l'expression idiomatique correspondante et/ou comparable dans la langue-cible, quelle stratégie adopter ? Choisir le sens au détriment de l'image ? Choisir une image dont le sens dans la langue-cible n'est pas certain ? Renoncer à l'image revient-il à trahir le texte, et peut-être même dans une certaine mesure, une partie du sens ? Tels étaient les dilemmes auxquels mon panel d'étudiants se trouvaient confrontés.

1.3 Déroulement des séances de traduction d'idiomes

Avant d'explicitier le déroulement de ces séances de traduction d'idiomes, il convient de donner un bref aperçu du public concerné. La liste d'idiomes qui seront traités dans cet article ont tous fait l'objet d'une traduction dans des cours de français langue étrangère pour les étudiants en romanistique de Cologne.

1.3.1 Public et problématiques

Les étudiants de ces cours se préparaient au « *Staatsexamen* », un équivalent de nos concours de l'enseignement. Il s'agissait donc d'étudiants en fin de cursus et d'un niveau global en français oscillant entre B2 et C1 (d'après le Cadre européen commun de référence pour les langues). Les participants à ce cours s'apprêtaient à affronter l'épreuve de traduction de l'examen qui consistait en une traduction allant de l'allemand vers le français, de leur langue première vers la langue étrangère. Etant donné l'organisation de l'ensemble de leur cursus et malgré un bon niveau en français, la grande majorité d'entre eux n'avaient assisté qu'à de très rares cours de traduction (en moyenne quatre cours de thème et un cours de version dans l'ensemble de leurs études). Par conséquent, pour beaucoup d'entre eux, l'exercice de la traduction à l'approche de l'examen final était source d'angoisse.

Il a donc fallu revenir avec eux sur un apprentissage plutôt basique des mécanismes nécessaires à la traduction et plus encore, les aider à comprendre les attentes des correcteurs. À leurs yeux et en caricaturant à peine, la traduction se limitait à un alignement de mots qu'ils étaient censés connaître. Leur attention était focalisée sur ce lexique à apprendre et maîtriser. Quant aux notions de sens et cohérence d'un texte, d'un style, elles étaient pour le moins secondaires. Pour remédier à ces déficits et leur faire saisir les attentes de leurs correcteurs, j'ai donc décidé de leur faire traduire des idiomes en m'inspirant d'une démarche somme toute élémentaire.

« L' « énoncé source » ne peut être compris que si l'on est en mesure de le reformuler en « langue source » (« L1 ») :

L1 ↔ L1

Une fois l'énoncé compris, on le reformule dans la langue traductrice (« L2 ») :

$L1 \rightarrow L2$

Cette faculté de passer d'une langue à l'autre est, par définition, indispensable. Mais il faut avoir également la capacité de disposer de plusieurs reformulations en langue cible afin de dépasser le stade de la traduction mot à mot :

$L2 \leftrightarrow L2$

La reformulation en « langue source » est davantage de l'ordre de la compréhension ; la reformulation en « langue cible », davantage de l'ordre de l'expression. » (Oustinoff, 2009 : 70)

1.3.2 Etapes de la traduction d'idiomes

La première étape était celle où l'idiome allemand était présenté. En amont, ces idiomes avaient été sélectionnés par mes soins pour diverses difficultés qu'ils pouvaient comporter, mais avec un point commun à tous : leur traduction-calque serait complètement inappropriée en français. Du côté des étudiants et à la vue de ce petit corpus, toutes les expressions choisies (à l'exception d'une seule) ont été considérées comme usitées, connues et comprises. L'exception était l'idiome suivant¹⁶, considéré par les étudiants comme vieillot :

(1) wie ein Ölgötze dastehen

a : *être debout là comme une idole en huile [anomalie lexicale : « Ölgötze » n'est désormais usité que dans le contexte de cet idiome]

b : se tenir (là) (avec) (,) l'air imbécile/ idiot/ hébété/ ahuri, rester bouche bée

c : bader (la caque) (régionalisme), être planté là/rester là comme une vache qui regarde/ regardant passer un/les train(s) (fam.)

Hormis cette exception, nous pouvions donc partir du principe que la compréhension du sens serait aisée.

La deuxième étape de nos séances de traduction d'idiomes consistait en la traduction mot-à-mot de l'idiome allemand, traduction dont ils savaient au préalable qu'elle ne serait pas valide en français, mais qui présentait tout de même l'intérêt de les confronter aux difficultés grammaticales et lexicales.

Lors de la troisième étape, les étudiants devaient fournir en allemand une paraphrase du sens de l'idiome pour ensuite traduire cette paraphrase, non idiomatique, vers le français, ce qui constituait la quatrième étape de notre travail.

Enfin, pour les deux dernières étapes, nous procédions à la traduction idiomatique vers le français, étape complexe pour des apprenants de langue étrangère puisqu'il était admis dès le départ que l'image allemande ne serait pas transférable en français. Très souvent, l'idiome correspondant en français leur était donc inconnu. En toute fin, nous comparions et commentions les deux idiomes et ce, aussi bien du point de vue de l'image que du sens, afin d'envisager d'éventuelles restrictions d'emploi de l'idiome dans l'une ou l'autre des langues.

2. Résultats des traductions d'idiomes

Suivant la démarche précédemment exposée, voici les résultats auxquels ces séances de traductions d'idiomes ont donné lieu.

¹⁶ Pour chaque idiome présenté dans cet article, a : traduction littérale, b : traduction de la paraphrase, c : traduction idiomatique, * a et * b désignent des productions erronées de la part d'étudiants.

2.1 Typologie des difficultés rencontrées par les étudiants

Nous nous évoquerons ici rapidement certaines des difficultés des étudiants, typiques soit de l'apprentissage d'une langue étrangère, soit des systèmes des deux langues française et allemande en confrontation.

2.1.1 Lexique

Évidemment, certains idiomes n'étaient pas sans poser de difficulté lexicale, comme c'est le cas pour :

(2) Mühsam ernährt sich das Eichhörnchen.

a : l'écureuil se nourrit avec difficulté.

* b : avoir du mal à faire qqch, avoir de la peine à faire qqch, avoir des difficultés à faire qqch.

b : Il faut du temps et des efforts pour atteindre son but.

c : Rome ne s'est pas faite en un jour. Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

(3) zwei Fliegen mit einer Klappe schlagen

a : tuer deux mouches d'un coup de tapette

* b : arriver à faire qqch d'un seul coup

b : obtenir deux bénéfices d'une seule action

c : faire d'une pierre deux coups

Je ne citerai ici que deux exemples des lacunes lexicales qui venaient faire obstacle à la traduction mot-à-mot des étudiants : les termes « *Eichhörnchen* » et « *Klappe* », respectivement « écureuil » et « tapette ». Rares sont les idiomes qui n'ont pas permis de confronter les étudiants aux manques lexicaux qui étaient les leurs. Cependant, là n'était pas l'objectif premier de ces traductions d'idiomes.

2.1.2 Structures morphosyntaxiques

Dans une hiérarchie des fautes, celles concernant les structures morphosyntaxiques étaient considérablement plus gênantes et la révélation de ces difficultés grâce à la traduction d'idiomes permettait de rappeler aux étudiants le poids de telles erreurs dans la notation. Nous pouvons évoquer l'idiome suivant pour exemple de ce spectre de difficultés :

(5) jemanden nicht gerade vom Hocker hauen

a : ne *vraiment pas pousser qn de la chaise/du tabouret, ne *vraiment pas faire tomber qn de la chaise

b : ne pas vraiment impressionner/convaincre qn

c : ne pas casser trois pattes à un canard, ne pas casser des briques

Dans l'idiome (5), de nombreux étudiants n'ont pas su structurer leur phrase en français correctement et interverti l'ordre des adverbes « nicht » et « gerade », « pas » et « vraiment ». Il ne s'agit pas d'une simple faute de grammaire, comme une terminaison plurielle incorrecte, mais bel et bien d'une erreur de structure qui influence considérablement le sens. De telles difficultés permettaient ainsi d'illustrer le fait que le lien grammaire/syntaxique et signification est bien plus étroit qu'ils ne le pensaient.

2.1.3 Difficultés de reformulation

Nous en arrivons à une difficulté propre à l'exercice de traduction, celle de la reformulation au moyen de structures qui ne sont pas nécessairement correspondantes d'une langue à l'autre. Voici deux exemples d'idiomes problématiques de ce point de vue pour des étudiants germanophones traduisant vers le français :

(4) Der frühe Vogel fängt den Wurm.

a : L'oiseau qui se lève tôt/de bonne heure/de bon matin attrape le ver.

b : Le premier à se lever réussira.

c : Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

(6) Man darf den Tag nicht vor dem Abend loben.

a : Il ne faut pas louer le/faire l'éloge du/chanter les louanges du jour avant le soir.

b : Il faut toujours attendre la fin de qqch avant de se vanter d'avoir réussi.

c : Il ne faut pas crier victoire trop tôt. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Pour ce qui est de l'idiome (4), toute la difficulté de reformulation résidait en l'adjectif épithète « früh » en allemand, qui peut être utilisé en tant qu'adverbe. Les étudiants connaissaient l'adverbe français « tôt » et certains d'entre eux se sont risqués à des structures du type « *l'oiseau tôt », pensant sans doute qu'il en serait de même avec l'adverbe français. Or, il convenait ici d'adapter la traduction en recourant à un autre adjectif, « matinal », ou mieux encore au moyen d'une périphrase grâce à un groupe verbal relatif comme « qui se lève tôt/de bonne heure/de bon matin ».

En ce qui concerne l'idiome (6), il fallait aux étudiants prêter une attention toute particulière au verbe « dürfen », qui, utilisé sans négation, signifie « avoir la permission/le droit ». Dès lors que le verbe de modalité « dürfen » est employé avec une négation, son sens peut évoluer, allant de « ne pas avoir la permission/le droit » à « il ne faut pas ». La non-concordance des structures et des emplois des verbes modaux en français et en allemand explique la difficulté des étudiants à reformuler et les erreurs du type « *on n'a pas le droit... ».

2.2 Hiérarchie de la proximité des images/concepts

Cependant, les erreurs qui m'ont paru les plus étonnantes et par là-même intéressantes n'étaient pas celles relevant de la correction grammaticale ou des difficultés de transposition d'une langue à l'autre. Certaines ont attiré mon attention pour une toute autre raison : elles étaient liées à l'image. Nous avons vu plus haut que seul un idiome avait été considéré par les étudiants comme vieillot et peu usité. Tous les autres leur étaient connus et leur paraissaient courants. Nous pouvons donc partir du principe qu'ils étaient aussi compris et que la paraphrase ne poserait aucun problème. C'est d'ailleurs une idée communément admise en phraséologie que :

« Pour qu'une suite de mots soit considérée comme un phrasème figé, la condition *sine qua non* est qu'il(s) soi(en)t usité(s) dans une strate synchronique de la langue considérée. [C'est-à-dire que] Lorsqu'un locuteur entend ou lit un phrasème, il le comprend immédiatement dans son acception phraséologique, sans devoir recourir à sa signification littérale potentielle; et s'il souhaite désigner ou décrire un objet ou des faits, le phrasème est à sa disposition de la même façon qu'un mot du lexique – si tant est que la langue en question dispose d'un phrasème idoine –. » (Burger, 2007 :16) (notre traduction)¹⁷

¹⁷ „Für alle Phraseologismen gilt als Grundbedingung ihrer Festigkeit, dass sie in einem synchronen Sprachquerschnitt « gebräuchlich » sind. [...] Wenn jemand einen Phraseologismus hört oder liest, versteht er

L'auteur relativise un peu plus loin la notion d'usage en précisant qu'on ne peut présumer si facilement de l'ampleur de l'usage : concerne-t-il l'ensemble de la communauté linguistique ? Ou seuls des « secteurs » ? Si la notion d'usage fait l'objet d'un regard critique, deux autres points ne semblent pas faire débat : le fait que les phrasèmes sont compris et qu'ils le sont sans détour, sans intermédiaire¹⁸. Or, nous nous proposons ici d'analyser notre corpus et quelques phénomènes d'erreurs auquel il a donné lieu précisément sous cet angle de la correspondance des images, afin de voir si ces dernières ne pourraient pas tout de même jouer un rôle dans la compréhension des idiomes.

2.2.1 Pourquoi ne pas traiter des idiomes semblables ?

Tout d'abord, un petit rappel s'impose. Tous les idiomes choisis par mes soins présentaient comme particularité de ne pouvoir être traduits mot-à-mot car la traduction littérale de l'image allemande aboutirait à une production, sinon absurde, du moins étrange en français, qui en ferait une expression incompréhensible pour un francophone.

Ce choix se justifie principalement par l'objectif que j'avais fixé à ces sessions de traduction : faire comprendre aux étudiants qu'un texte ne se résumait pas à un alignement de mots qu'il convenait de traduire « à la queue-leu-leu ». La priorité indiscutable d'une traduction est le sens : le texte traduit doit être compris avant tout. Rien ne pouvait illustrer aussi bien la non-coïncidence de la suite de mots avec le sens de l'ensemble que les idiomes. Le fait de choisir des idiomes dont la traduction littérale serait improductive les obligeait ainsi à placer d'emblée le sens au premier plan, et non la suite lexicale.

Si la correspondance parfaite des images était exclue, certaines paires d'idiomes allemand/français présentaient cependant des parallèles, et ce à divers degrés. La toute dernière étape des sessions de traduction d'idiomes, celle où nous commentions les parallèles et divergences était l'occasion de sensibiliser les étudiants à ces systèmes qui sous-tendent les langues.

2.2.2 Métaphores conceptuelles et idiomes

Nous évoquons plus haut la question de la motivation/remotivation des idiomes. D. Dobrovolskij et E. Piirainen (2009 : 17-41) mettent en évidence différents types de motivation et estiment que pour une majorité des idiomes, la motivation est d'ordre métaphorique, reposant sur l'analogie entre ce qui est décrit au moyen de la signification figurée lexicalisée et le concept latent. Les deux auteurs recourent à la *Cognitive Theory of Metaphor*¹⁹ pour mettre en évidence la première sous-catégorie d'idiomes motivés métaphoriques : ceux reposant sur des métaphores conceptuelles.

ihn – ohne auf die potentielle wörtliche Bedeutung zurückgreifen zu müssen – unmittelbar in der phraseologischen Bedeutung; und wenn jemand ein Objekt oder einen Sachverhalt benennen oder beschreiben will, steht ihm dafür – sofern die jeweilige Sprache für diesen Zweck über einen Phraseologismus verfügt – der Phraseologismus in der gleichen Weise zur Verfügung, wie ihm u. U. ein Wort zur Verfügung steht.“ (Burger, 2007: 16)

¹⁸ Si le terme français « immédiatement » est ambigu, il n'est pas ici à prendre dans le sens de « rapidement » compte tenu du terme allemand « unmittelbar » (sans intermédiaire).

¹⁹ Théorie initiée par G. Lakoff et M. Johnson. Cf. Lakoff et Johnson 1980.

Au sein de notre corpus, on pourrait citer les idiomes suivants pour illustrer cette catégorie précise :

(1) wie ein Ölgötze dastehen

a : *être debout là comme une idole en huile [anomalie lexicale : « Ölgötze » n'est désormais usité que dans le contexte de cet idiome]

b : se tenir (là) (avec) (,) l'air imbécile/idiot/hébété/ahuri, rester bouche bée

c : bader (la caque) (régionalisme), être planté là/rester là comme une vache qui regarde/regardant passer un/les train(s) (fam.)

(5) jemanden nicht gerade vom Hocker hauen

a : ne *vraiment pas pousser qn de la chaise/du tabouret, ne *vraiment pas faire tomber qn de la chaise

b : ne pas vraiment impressionner/convaincre qn

c : ne pas casser trois pattes à un canard, ne pas casser des briques

Dans le premier, les différentes expressions - l'expression allemande et les différentes formulations françaises en (c) – reprennent le même modèle métaphorique, le même concept latent : IMMOBILITE = PASSIVITE/BETISE que l'on peut retrouver encore en français dans une expression comme « avoir les deux pieds dans le même sabot », par exemple. Dans le second, le concept métaphorique latent est celui de SURPRISE = COUP/VIOLENCE, que l'on pourrait encore illustrer par l'usage du verbe « frapper » ou de l'adjectif « frappant » en français.

Le parallèle entre les expressions allemandes et françaises se trouve donc sur un plan conceptuel, abstrait (et ce, à divers degrés). Au sein d'une même langue, plusieurs idiomes dont les images divergent relèveront d'un même modèle métaphorique. Si ce fait vaut pour une seule langue, il vaut aussi entre différentes langues. Sensibiliser les étudiants à ces modèles métaphoriques, certes abstraits, revient à leur fournir un outil de réflexion pour la traduction, qui pouvait leur permettre de reformuler, de trouver d'autres images avec le même modèle conceptuel, et peut-être de trouver un synonyme métaphorique qu'ils seraient en mesure de traduire.

2.2.3 Scénarios et idiomes

L'autre sous-catégorie des idiomes motivés métaphoriquement sont ceux qui reposent sur des scénarios, ou *frames* (Dobrovolskij/Piirainen, 2009 : 24-26), en référence cette fois-ci à la *Frame Semantics* de Charles J. Fillmore (1977). Il s'agit de représentations schématiques des structures et traits conceptuels que l'on associe à des croyances, pratiques, institutions, etc. au sein d'une communauté linguistique (Fillmore/Johnson/Petruck, 2003 : 235).

Ainsi, parmi les scénarios décelables dans notre corpus, nous commenterons le scénario suivant :

(2) Mühsam ernährt sich das Eichhörnchen.

a : L'écureuil se nourrit avec difficulté.

*b : avoir du mal à faire qqch, avoir de la peine à faire qqch, avoir des difficultés à faire qqch

b : Il faut du temps et des efforts pour atteindre son but.

c : Rome ne s'est pas faite en un jour. Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

Dans les deux idiomes, on retrouve des points communs avec deux agents animaux (pour la variante « Petit à petit, l'oiseau fait son nid ») et le cadre de l'effort et de la détermination nécessaires à la survie, soit en quête de nourriture, soit dans la construction du nid.

2.2.4 Quand les images divergent considérablement

Pour beaucoup des idiomes proposés aux étudiants, on pouvait retrouver des éléments parallèles, mais plus ténus encore d'une structure conceptuelle ou un scénario.

(16) die Gelegenheit beim Schopfe ergreifen/packen

a : prendre/saisir l'occasion par la touffe de cheveux

b : profiter d'une occasion immédiatement/quand elle se présente/sans hésiter une seconde, saisir l'occasion quand elle se présente

c : saisir la balle au bond, sauter sur l'occasion

Dans cet idiome, par exemple, on retrouve la même notion de « saisir/attraper quelque chose », mais la correspondance entre la touffe de cheveux et une balle qui rebondit ou un saut est indécélable.

2.3 Difficultés liées à l'image

Si l'examen des correspondances ou divergences représentait une étape divertissante et riche en découvertes dans la phase finale des traductions d'idiomes, là n'est cependant pas le point qui a le plus suscité ma curiosité. Rappelons ici l'interrogation formulée dans notre première partie : de nombreux phraséologues excluent d'emblée que l'image joue un rôle quelconque dans la compréhension de d'idiomes. Pour beaucoup d'entre eux, l'idiome est stocké en mémoire comme le serait un simple lexème et ne donne pas lieu à une réactivation de l'image. Cette supposition peut néanmoins paraître hâtive à certains égards et nous avons précédemment posé la question suivante : l'image présente dans l'idiome ne peut-elle pas interférer avec le sens ?

2.3.1 Quand l'image vient dévoyer le sens

Il m'a été donné de constater au cours de ces traductions d'idiomes que certains avaient donné lieu à une mauvaise compréhension de leur sens, mécompréhension allant du faux-sens « léger » au véritable contresens. Nous analyserons ici deux cas où le sens s'est trouvé brouillé dès la deuxième étape, celle où les étudiants devaient paraphraser dans leur propre langue le sens de l'idiome allemand.

(14) Stille Wasser sind tief.

a : Les eaux calmes sont profondes.

*b : Les personnes réservées ont beaucoup à dire/de secrets.

*b : Les personnes réservées réservent des surprises.

b : Il faut se méfier de ce qui paraît calme.

c : Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Dans ce premier idiome, l'élément métaphorique de l'eau était correctement interprété, puisque le parallèle avec les personnes était correctement paraphrasé. C'est plus particulièrement l'image de la profondeur en allemand (« tief ») qui posait problème et a menés les étudiants à l'interpréter dans le sens du secret, en suivant certainement une métaphore conceptuelle répandue : ce qui est secret est caché/difficilement visible. Or, ici l'image de la profondeur venait s'opposer à celle de la surface, selon l'interprétation suivante : ce qui, en surface, paraît calme, peut être bien plus dangereux en profondeur. On remarquera que la deuxième reformulation avec l'expression « réserver des surprises » se

rapproche quelque peu du sens, bien qu'elle ne mette pas suffisamment en avant le danger que peuvent représenter ces surprises, à ne pas prendre dans un sens trop positif, donc.

(15) sich auf dünnem Eis bewegen

a : bouger/se mouvoir sur de la glace fine

*b : prendre des risques

*b : qqch peut être dangereux.

b : se trouver dans une situation délicate, dans laquelle on pourrait vexer quelqu'un ou qui pourrait se retourner à tout instant contre la personne

c : marcher sur des œufs

L'idiome (15) aussi a fait l'objet de plusieurs reformulations approximatives avant d'arriver à sa véritable signification. La première de ces reformulations aurait pu induire considérablement un lecteur en erreur au sein d'un texte, puisque l'équivalent allemand de l'expression « marcher sur des œufs » avait été paraphrasé par « prendre des risques ». N'est-ce pas là la première interprétation qui viendrait à l'esprit en prenant l'expression allemande dans son sens littéral ? Pour mes étudiants, quiconque se meut sur de la glace fine prend des risques. Si l'image allemande a en commun la notion de fragilité avec l'image française, il est probable que des francophones n'auraient pas commis le même impair avec l'expression française, car le fait concret de marcher sur des œufs est moins probable au quotidien que celui de marcher sur de la glace et le risque induit est moindre pour celui qui marche : faire une omelette n'est pas fatal. Pour celui qui marche sur la glace, en revanche, le danger est mortel. Là aussi, la deuxième reformulation se rapprochait du véritable sens grâce à la polysémie de « dangereux ».

2.3.2 Quand la symbolique vient faire écran

(8) etwas mit links machen

a : faire qqch avec la main gauche/de la main gauche/de sa main gauche

*b : faire qqch maladroitement/faire mal qqch

b : arriver à faire qqch facilement/sans le moindre effort/aisément/avec facilité/avec aisance

c : faire qqch les doigts dans le nez (fam), réussir qqch haut la main

L'idiome (8) représente un cas tout particulier car c'est celui qui a produit le contresens le plus flagrant. Pourtant, il s'agit là d'une expression tout à fait courante et que l'on pourrait rendre en français par « faire qqch les doigts dans le nez ». Tous ces idiomes, en allemand comme en français, ont en commun l'idée que l'on parvient à faire quelque chose tellement aisément que l'on aurait pu se passer de ses mains/de ses doigts/de la main que l'on utilise habituellement, pour le faire (que ce soit en levant la main, en mettant quelques-uns de ses doigts dans le nez ou en utilisant la main gauche). Or, la paraphrase fournie par les étudiants était toute autre : eux y voyaient l'idée que l'action était mal faite, que l'on n'avait pu parvenir à l'accomplir correctement. Le sens s'en trouve alors totalement chamboulé et on en vient à dire le contraire de l'expression originelle.

Ici, l'interprétation la plus probable d'un tel contresens est le choc qui a dû se produire entre une multitude d'images de la langue, reposant toutes sur l'association du côté gauche à la maladresse ou toutes autres notions négatives. Ne dit-on pas « se lever du pied gauche », « avoir deux mains gauches », « passer l'arme à gauche » ? Il en va de même en allemand,

puisque la motivation de tels idiomes est certainement d'ordre symbolique²⁰. Elle trouve ses racines dans l'Antiquité²¹ et a été développée dans la tradition judéo-chrétienne²². En allemand comme en français, on peut utiliser l'adjectif « gauche » ou « linkisch » pour désigner quelqu'un de maladroit. Pourtant, la signification de l'idiome, si elle s'appuie bien sur une idée ténue de maladresse va au-delà : on parvient à faire l'action, même en se servant de la main qui est la plus maladroite, donc on arrive à la faire facilement.

Dans ce cas particulier de l'idiome (8), il semblerait donc que ce ne soit pas une seule image bien précise qui vienne interférer avec le sens, mais tout un faisceau d'images, fermement implanté symboliquement et culturellement.

2.3.3 Quand l'image influence l'ancrage de l'idiome dans un énoncé

Nous n'avons pas jusqu'à présent abordé l'importance de l'ancrage pragmatique des idiomes proposés à un tel public. Cet ancrage s'est parfois avéré nécessaire pour préciser une signification. Ce fut notamment le cas de l'idiome que voici :

(11) sang- und klanglos

a : sans chant ni son

*b : sans mot dire, sans laisser de trace

b : discrètement

c : sans tambour ni trompette, sans faire de vagues

Comme la première solution de reformulation l'atteste, la signification exacte était difficile à cerner et a mené les étudiants à un léger faux-sens. Comme souvent dans de tels cas, je leur ai suggéré de se représenter l'idiome dans une situation de communication ou utilisé dans une phrase. L'étudiant qui s'est alors désigné pour proposer une phrase avec l'idiome a alors proposé la phrase suivante « Die Band verschwand sang- und klanglos von der Bildfläche, bevor sie eine neue CD herausbrachte²³ ».

Le choix d'une telle phrase-exemple ne semble pas anodin. La composante imagée musicale de l'idiome a certainement déterminé le choix du contexte et de la phrase, mettant en scène un groupe de musique. Cette phrase n'a pas suscité d'interprétation en tant que jeu de mots chez les autres étudiants du cours et a eu le mérite de préciser la signification. Suite à cela, tous ont reconnu que le groupe de musique avait très certainement continué à produire des sons et que le fait d'avoir disparu « sans tambour ni trompette » revenait à dire que cette disparition médiatique était passée inaperçue.

²⁰ Cf. Dobrovolskij/Piirainen (2009 : 30-31) : les auteurs y expliquent qu'au contraire de la motivation métaphorique, la motivation symbolique ne repose pas sur l'analogie. Souvent, la motivation symbolique ne concerne qu'un seul terme d'une expression et la relation entre ce terme et son sens symbolique repose sur des conventions propres à une certaine culture (à comprendre aussi au sens large d'« aire culturelle »).

²¹ Par le terme latin « *sinister* », on désignait les vols d'oiseaux venant de la gauche et synonymes de mauvais auspices.

²² Cf. le passage de l'Évangile de Jésus-Christ selon Saint-Matthieu (Mt 25, 31-46) où est décrit le Jugement Dernier : le Fils de Dieu départage les justes (brebis) à sa droite en leur offrant l'héritage du royaume et les maudits (boucs) à sa gauche, destinés au feu éternel.

²³ « Le groupe de musique disparut sans tambour ni trompette de la scène musicale avant de sortir un nouveau CD. »

2.3.4 L'image est-elle (encore) présente à l'esprit des locuteurs natifs ?

Si les cas précédemment traités appuieraient la thèse selon laquelle l'image sous-tendant l'idiome peut venir interférer avec le sens prêté à l'idiome, il ne fait aucun doute que cette interférence est loin d'être systématique. Elle est même parfois rendue impossible par la présence d'anomalies lexicales comme le terme « Ölgötze » dans l'idiome (1).

L'idiome (9) a lui aussi donné lieu à une réflexion sur la (re)motivation de l'image :

(9) kerngesund sein

[?]a : Il est en bonne santé en noyau, Il a une santé de noyau, Il est sain dans le noyau.

^{*}b : Il est sain comme un noyau.

b : Il n'est pas du tout malade.

c : Il est en pleine santé. (Il pète le heu (fam). [?]Il a une santé de fer²⁴)

Cet idiome représente également un cas-limite en ceci qu'il est monolexical et contrevient donc au critère définitoire de la polylexicalité. J'avais à l'époque décidé de l'introduire tout de même dans nos séances de traduction car il s'agit d'une structure adjectivale composée typique de l'allemand (SUBST/VB + ADJ) et que l'on peut redécouper selon deux patrons : ADJ comme SUBST²⁵ ou ADJ de/à SUBST. Ainsi, malgré la monolexicalité, il est probable que de tels adjectifs induisent sur le plan cognitif le même processus de décodage qu'une unité polylexicale.

L'idiome (9) n'a pas présenté de difficulté aux étudiants pour son interprétation. Cependant, je me suis aperçue à cette occasion que les étudiants tendaient à re-motiver les idiomes que je leur présentais – peut-être parce qu'ils se prenaient au jeu de ces séances de traduction. Ainsi, lorsqu'il leur fallut traduire l'idiome (9) mot-à-mot, tous essayèrent de reconstituer le sens qui avait pu prévaloir à cet idiome. Or, cela se révéla peine perdue et ils furent bien en peine d'y trouver un sens.

3. La phraséologie et l'image dans l'apprentissage d'une langue étrangère : vers plus d'« idiomaticité » ?

Ces séances de traduction d'idiomes ponctuelles ont permis de mettre au jour de nombreux avantages à utiliser la phraséologie dans un cadre didactique. Cet intérêt transparaît dans la naissance de la « phraséodidactique », nouvelle tendance de la recherche en phraséologie et en enseignement des langues étrangères.

3.1 Du bienfondé de la « phraséo-didactique »

La phraséologie intéresse nombre de professeurs pour son aspect ludique. Comparer les idiomes de deux langues suscite souvent curiosité et hilarité chez des apprenants. Si cet exotisme ludique est en effet une plus-value de la phraséologie dans l'apprentissage d'une langue étrangère, il serait bien dommage de limiter son usage à ce seul objectif. La phraséologie a en effet bien plus à apporter à des apprenants d'une langue étrangère.

3.1.1 Calquer l'apprentissage d'une langue seconde sur la langue première

Des phraséologues de renom se sont penchés sur l'apprentissage de la phraséologie de la langue première²⁶ et s'accordent à dire que l'acquisition commence très tôt et se poursuit de manière progressive, parallèlement à l'apprentissage du lexique et de la grammaire. Si cela est bien le cas dans l'acquisition d'une langue première, il semblerait logique et préférable de susciter cette acquisition de manière comparable dans une langue seconde et donc, d'intégrer

²⁴ Je signalerai ici cette traduction accompagnée d'un [?] car si elle paraît plus appropriée par rapport au registre de langue, il me semble que cette expression française désigne un état plus général et permanent de quelqu'un qui ne tombe pas/jamais malade, tandis que l'expression allemande peut se limiter à un état de fait plus ponctuel.

²⁵ Exemple : « käseweiß » = weiß wie Käse (=blanc comme du fromage), blanc comme un cachet d'aspirine.

²⁶ Cf. Häcki Buhofer (1997), Ďurčo (2004), Düring (2004).

la phraséologie à l'apprentissage de la langue étrangère plus tôt et plus régulièrement que cela n'est fait actuellement. Faire concorder au maximum les processus, étapes et rythmes d'apprentissage des deux langues ne peut qu'être bénéfique à des apprenants d'une langue étrangère, même s'il est évident que la maîtrise de la langue seconde reste généralement moins aboutie que celle de la première.

Nous avons montré dans cet article que si les images divergent, on leur trouve souvent des points de comparaison ou de similitude, à différents plans, plus ou moins abstraits. L'approche contrastive semble avoir acquis ces dernières décennies ses lettres de noblesse et il ne fait nul doute qu'un apprentissage qui favoriserait une telle prise de conscience des différences et similitudes permettrait à l'apprenant l'envisager sa langue seconde comme liée à sa langue maternelle.

3.1.2 Gymnastique intellectuelle et panel de difficultés rencontrées : la phraséologie au secours de l'apprentissage

Nous avons aussi vu que le panel des difficultés qui pouvaient être abordées par l'intermédiaire de la phraséologie était exceptionnellement large : lexicales, grammaticales, morphosyntaxiques, etc. Nous n'avons pu ici les aborder toutes dans le détail, et notamment parce que le panel de difficultés rencontrées est aussi étendu. Pour un public dont le niveau est déjà élevé, la traduction d'idiomes permettait de traiter à nouveau et éventuellement de remédier à des problèmes de grammaire qui n'avaient pas encore trouvé réponse dans un cours de grammaire classique, où les exercices sont ciblés et répétitifs. Ils étaient ici confrontés aux exigences de toute production dans une langue étrangère : chaque verbe choisi, chaque substantif utilisé apportera son lot d'embûches et le fait d'avoir multiplié les exercices de grammaire ciblés ne protégera jamais entièrement de ce genre d'erreurs. Si elles sont inévitables dans une production spontanée, notamment orale, un peu d'attention et de finesse permettent de les éviter et/ou de les contourner dans une production écrite où l'on aura le temps de penser sa production et de la relire.

3.2 Qu'importe l'image pourvu qu'on ait le sens ?

Pour ce public particulier, il convenait de mettre l'accent sur l'importance du sens et de leur faire la démonstration qu'une phrase, un texte ne se résumait pas à un alignement de mots. De même, le sens de cette phrase ou de ce texte va au-delà de la signification de chaque mot pris à part. L'organisation des phrases entre elles dans un texte, le choix de tel ou tel registre de langue, la décision d'utiliser tel mot précis et non un de ses prétendus synonymes, tout cela produit aussi du sens. L'objectif n'était pas de faire de ces étudiants des traducteurs professionnels, mais bel et bien de susciter chez eux cette sensibilité et cette finesse d'analyse. Ainsi, il peut sembler déroutant de choisir des idiomes pour faire une telle démonstration : pourquoi choisir précisément une expression imagée pour en venir à dire que l'image n'importe pas, seul le sens prévaut ? N'en arrive-t-on pas à la conclusion que l'image d'un idiome est en fait anodine ? Elle ne l'est pas, comme nous l'avons montré, car elle peut être source d'erreur précisément sur le sens. Il semblerait au vu de cette expérience menée en cours que l'image reste dans une certaine mesure présente à l'esprit des locuteurs. Nous n'affirmerons pas ici que les contresens et faux-sens que nous avons évoqués plus haut sont systématiques ou extrêmement courants. Il est plus probable qu'ils soient très individuels et liés au contexte du cours. Vraisemblablement n'auraient-ils pas été produits dans un contexte

de communication spontanée. Ils n'en sont pas moins révélateurs de l'interférence qui peut avoir lieu entre image et sens.

Par conséquent, l'image n'est pas une quantité négligeable. Et le choix des idiomes pour faire l'objet d'une traduction en cours permet de montrer que le sens naît parfois de combinaisons lexicales insoupçonnées, qu'il peut être seulement « indirectement » accessible et surtout qu'il est fluctuant et doit requérir toute l'attention d'un apprenant.

Conclusion

Qu'est-ce que l'image dans le langage ? Où la rencontre-t-on et qu'induit-elle pour la compréhension du sens ? Tels ont été les questionnements abordés dans cet article, où des productions d'étudiants allemands en français ont été passées au crible. À cette occasion, force est de constater qu'image et sens semblent au premier abord diversement liés. Quand ils le sont, c'est souvent sur un plan abstrait, conceptuel. Si la présence de l'image au sein d'un idiome n'affecte ni l'ampleur de son utilisation ni sa compréhension *a priori*, il nous a été donné de constater qu'elle laisse parfois des traces de sa présence à l'esprit des locuteurs, les induisant alors en erreur sur le sens. Or, ce dernier est la priorité absolue, ce qui doit être préservé plus que tout lorsqu'on traduit, lorsqu'on s'exprime. En traduisant l'image, on trahit souvent le sens. En traduisant le sens, on peut en venir à mettre de côté l'image, ou en choisir une dont la correspondance n'est que limitée. Est-ce à dire pour autant que l'image importe peu ?

Tout porte à croire le contraire : la coïncidence des métaphores conceptuelles à travers les langues de ce monde²⁷, la faculté commune à user de l'image dans le langage pour finalement la laisser de côté dans l'appréhension du sens. L'image langagière, qu'elle se concrétise en métaphore monolexicale ou phrasème idiomatique, a encore beaucoup à nous apprendre sur le plan cognitif. Et même dans sa confrontation aux images d'une autre langue, l'image langagière se fait porte-parole de tout un bagage culturel. Ainsi, qu'elles convergent ou divergent, les images de la langue révèlent.

²⁷ Nous pourrions citer en exemple la métaphore conceptuelle la plus connue où DEBAT = GUERRE : « défendre son point de vue », « une affirmation indéfendable », « démolir l'argumentation de qqn. », etc. (Lakoff et Johnson, 1980 : 4).

Annexe - Listes des idiomes traités en cours

a : traduction littérale, b : traduction de la paraphrase, c : traduction idiomatique

(1) wie ein Ölgötze dastehen

a : *être debout là comme une idole en huile
[anomalie lexicale : « Ölgötze » n'est désormais usité
que dans le contexte de cet idiome]

b : se tenir (là) (avec) (,) l'air
imbécile/idiot/hébété/ahuri, rester bouche bée

c : bader (la caque) (régionalisme), être planté là/rester
là comme une vache qui regarde/regardant passer
un/les train(s) (fam.)

(2) Mühsam ernährt sich das Eichhörnchen.

a : L'écureuil se nourrit avec difficulté.

* b : avoir du mal à faire qqch, avoir de la peine à faire
qqch, avoir des difficultés à faire qqch

b : Il faut du temps et des efforts pour atteindre son
but.

c : Rome ne s'est pas faite en un jour. Petit à petit,
l'oiseau fait son nid.

(3) zwei Fliegen mit einer Klappe schlagen

a : tuer deux mouches d'un coup de tapette

* b : arriver à faire qqch d'un seul coup

b : obtenir deux bénéfices d'une seule action

c : faire d'une pierre deux coups

(4) Der frühe Vogel fängt den Wurm.

a : L'oiseau qui se lève tôt/de bonne heure/de bon
matin attrape le ver.

b : Le premier à se lever réussira.

c : Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

(5) jemanden nicht gerade vom Hocker hauen

a : ne *vraiment pas pousser qn de la chaise/du
tabouret, ne *vraiment pas faire tomber qn de la chaise

b : ne pas vraiment impressionner/convaincre qn

c : ne pas casser trois pattes à un canard, ne pas casser
des briques.

(6) Man darf den Tag nicht vor dem Abend loben.

a : Il ne faut pas louer le/faire l'éloge du/chanter les
louanges du jour avant le soir.

b : Il faut toujours attendre la fin de qqch avant de se
vanter d'avoir réussi.

c : Il ne faut pas crier victoire trop tôt. Il ne faut pas
vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

(7) auf einen Sprung vorbeikommen

* a : passer pour un saut

a : passer en un saut

b : rester un court instant

c : passer en coup de vent

(8) etwas mit links machen

a : faire qqch avec la main gauche/de la main
gauche/de sa main gauche

* b : faire qqch maladroitement/faire mal qqch

b : arriver à faire qqch facilement/sans le moindre
effort/aisément/avec facilité/avec aisance

c : faire qqch les doigts dans le nez (fam), réussir qqch
haut la main

(9) kerngesund sein

? a : Il est en bonne santé en noyau, Il a une santé de
noyau, Il est sain dans le noyau.

* b : Il est sain comme un noyau.

b : Il n'est pas du tout malade.

c : Il est en pleine santé. (? Il a une santé de fer)

(10) einen Kater haben

a : avoir un chat

b : être ivre/saoul hier soir, avoir mal à la tête suite à
une trop forte consommation d'alcool

c : avoir la gueule de bois, avoir mal aux cheveux

(11) sang- und klanglos

a : sans chant ni son

* b : sans mot dire, sans laisser de trace

b : discrètement

c : sans tambour ni trompette, sans faire de vagues

(12) Da drückt der Schuh.

a : C'est là que la chaussure appuie.

b : C'est là que se trouve le problème, C'est là que ça
fait mal.

c : C'est là que le bât blesse.

(13) Der Apfel fällt nicht weit von Stamm.

a : La pomme ne tombe pas loin du tronc.

b : Un enfant ressemble toujours à ses parents.

c : Tel père, tel fils (mère/fille).

(14) Stille Wasser sind tief.

a : Les eaux calmes sont profondes.

* b : Les personnes réservées ont beaucoup à dire/de
secrets.

* b : Les personnes réservées réservent des surprises.

b : Il faut se méfier de ce qui paraît calme.

c : Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

(15) sich auf dünnem Eis bewegen

a : bouger/se mouvoir sur de la glace fine

* b : prendre des risques

* b : qqch peut être dangereux

b : se trouver dans une situation délicate, dans laquelle
on pourrait vexer quelqu'un ou qui pourrait se
retourner à tout instant contre la personne

c : marcher sur des œufs

(16) die Gelegenheit beim Schopfe ergreifen/packen

a : prendre/saisir l'occasion par la touffe de cheveux

b : profiter d'une occasion immédiatement/quand elle
se présente/sans hésiter une seconde, saisir l'occasion
quand elle se présente

c : saisir la balle au bond, sauter sur l'occasion

Bibliographie :

- BALLY, Charles, *Traité de stylistique française*, Klincksieck, Paris, 1909.
- BUHOFER, Annelies, *Der Spracherwerb von phraseologischen Wortverbindungen*, Huber, Stuttgart, 1980.
- BURGER, Harald et JASCHKE, Harald, *Idiomatik des Deutschen*, Niemeyer, Tübingen, 1973.
- BURGER, Harald, « Phraseologie – Kräuter und Rüben? » dans STEYER, Kathrin, dir., *Wortverbindungen – mehr oder weniger fest*, Walter de Gruyter, Berlin, 2004, 19-40
- BURGER, Harald, *Phraseologie, Eine Einführung am Beispiel des Deutschen* (1998), Erich Schmidt Verlag, Berlin, 2007.
- BURGER, Harald, DOBROVOL'SKIJ, Dmitrij *et al.*, dir., *Phraseologie/Phraseology, Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung/An International Handbook of Contemporary Research*, Handbücher für Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 28.1, Walter de Gruyter, Berlin, 2007.
- Cadre européen commun de référence pour les langues* (CECRL).
- DOBROVOL'SKIJ, Dmitrij, *Kognitive Aspekte der Idiom-Semantik, Studien zum Thesaurus deutscher Idiome*, Narr, Tübingen, 1995.
- DOBROVOL'SKIJ, Dmitrij et PIIRAINEN, Elisabeth, *Symbole in Sprache und Kultur : Studien zur Phraseologie aus kultursemiotischer Perspektive*, Brockmeyer, Bochum, 1996.
- DOBROVOL'SKIJ, Dmitrij et PIIRAINEN, Elisabeth, *Figurative Language Cross-cultural and cross-linguistic perspectives*, Elsevier, Amsterdam, 2005.
- DOBROVOL'SKIJ, Dmitrij et PIIRAINEN, Elisabeth, *Zur Theorie der Phraseologie – Kognitive und kulturelle Aspekte*, Stauffenburg, Tübingen, 2009.
- ĐURČO, Peter, « Interferenzbereiche der Fremdsprachenphraseologie » dans PALM-MEISTER, Christine, dir., *Europhras 2000. Internationale Tagung zur Phraseologie vom 15.-18. Juni 2000 in Aske/Schweden*, Stauffenburg, Tübingen, 2004, 79-88.
- DÜRRING, Alexia, « Das Phraseologieverständnis von Zweitklasslern - eine empirische Untersuchung » dans PALM-MEISTER, Christine, dir., *Europhras 2000. Internationale Tagung zur Phraseologie vom 15.-18. Juni 2000 in Aske/Schweden*, Stauffenburg, Tübingen, 2004, 69-78.
- FLEISCHER, Wolfgang, *Phraseologie der deutschen Gegenwartssprache* (1982), Niemeyer, Tübingen, 1997.
- FILLMORE, Charles J., « Scenes-and-frames semantics » dans ZAMPOLLI, Antonio, dir., *Linguistic Structures Processing*, North Holland Publishing, 1977, 55-81.
- FILLMORE, Charles J., JOHNSON, Christopher R., PETRUCK, Miriam R., « Background to FrameNet, dans *International Journal of Lexicography* 16/3, Oxford University press, Oxford, 2003, 235-250.
- HÄCKI BUHOFER, Annelies, « Phraseologismen im Spracherwerb » dans WIMMER, Rainer, BERENS, Franz-Josef, dir., *Wortbildung und Phraseologie*, Narr, Tübingen, 1997, 209-232.
- HALLSTEINSDÓTTIR, Erla, ŠAJÁNKOVÁ, Monika, QUASTHOFF, Uwe, „Phraseologisches Optimum für Deutsch als Fremdsprache. Ein Vorschlag auf der Basis von Frequenz- und Geläufigkeitsuntersuchungen“ dans HALLSTEINSDÓTTIR, Erla, dir., *Neue theoretische und methodische Ansätze in der Phraseologieforschung*, Linguistik Online 27 2/06, 2006, http://www.linguistik-online.de/27_06/hallsteinsdottir_et_al.html (page consultée le 13 avril 2012)

- HESSKY, Regina, « Einige Fragen der Vermittlung von Phraseologie im Unterricht Deutsch als Fremdsprache » dans WIMMER, Rainer, BERENS, Franz-Josef, dir., *Wortbildung und Phraseologie*, Narr, Tübingen, 1997, 245-261.
- HESSKY, Regina, « Phraseologie: Vermittlungsinstanz zwischen Sprachsystem und Sprachverwendung » dans FERNANDEZ BRAVO, Nicole, BEHR, Irmtraud, ROZIER, Claire, dir., *Phraseme und typisierte Rede*, Stauffenburg, Tübingen, 1999, 233-241.
- JESEŇSEK, Vida, 2006, « Phraseologie und Fremdsprachenlernen. Zur Problematik einer angemessenen phraseodidaktischen Umsetzung. » dans HALLSTEINSDÓTTIR, Erla, dir., *Neue theoretische und methodische Ansätze in der Phraseologieforschung*, Linguistik Online 27 2/06, 2006, http://www.linguistik-online.de/27_06/jerensek.html (page consultée le 13 avril 2012)
- KÜHN, Peter, « Phraseodidaktik. Entwicklungen, Probleme und Überlegungen für den Muttersprachenunterricht und den Unterricht DaF » dans ZÖFGEN, Ekkehard, dir., *Idiomatik und Phraseologie*, Fremdsprachen lehren und lernen, 21, Narr, Tübingen, 1992, 169-189.
- KÜHN, Peter, « Pragmatische Phraseologie: Konsequenzen für Phraseographie und Phraseodidaktik » dans SANDIG, Barbara, dir., *Europhras 92. Tendenzen der Phraseologieforschung*, Studien zur Phraseologie und Parömiologie, 1, Brockmeyer, Bochum, 1994, 411-428.
- LAKOFF, George, JOHNSON, Mark, *Metaphors we live by*, University of Chicago Press, Chicago/London, 1980.
- LEGALLOIS, Dominique, « Mémento sur quelques rapports entre mémoire et linguistique » dans *Questions de style*, 6, Université de Caen, 2009, 1-21, <http://www.unicaen.fr/puc/revues/thl/questionsdestyle/seminaires/memoire/textes/01legallois.pdf> (page consultée le 13 avril 2012)
- LORENZ-BOURJOT, Martine, LÜGER, Heinz-Helmut, dir., *Phraseologie und Phraseodidaktik*, Praesens, Wien, 2001.
- LÜGER, Heinz-Helmut, « Anregungen zur Phraseodidaktik » dans *Beiträge zur Fremdsprachenvermittlung*, 32, Sprachlehrinstitut der Universität Konstanz, Konstanz, 1997, 69-120.
- NÁRAY-SZÁBO, Martón, « Quelques remarques sur la définition du phrasème » dans *Revue d'Etudes Françaises* n°7, CIEF/ELTE, Budapest, 2002, 71-81.
- OUSTINOFF, Michaël, *La Traduction*, Presses Universitaires de France [Collection Que sais-je?], Paris, 2012.

Notice biographique

Marine Espinat a commencé son parcours à l'Université de Toulouse-Le Mirail, où elle a rédigé ses travaux de Master et s'est initiée à la linguistique et à la phraséologie sous la direction de Jean-Paul Confais. Agrégée d'allemand in 2008, elle est alors partie enseigner le français à l'Université de Cologne en Allemagne. Elle est actuellement doctorante contractuelle chargée d'enseignement à l'Université de Paris-Sorbonne, sous la direction de Martine Dalmas. Son sujet de thèse porte sur les aspects linguistiques et psychocognitifs des phénomènes phraséologiques au sein de conversations en allemand et français.

Biographical information

Marine Espinat studied initially at the University of Toulouse-Le Mirail, where she was introduced to linguistics and phraseology, writing her Master's thesis under the supervision of Professor Jean-Paul Confais. After passing the Agrégation exam in German in 2008, she moved to Germany to teach French at the University of Cologne. She currently teaches German at the University of Paris-Sorbonne, where she is preparing a PhD supervised by Professor Martine Dalmas. Her dissertation focuses on the linguistic and psycho-cognitive aspects of phraseological phenomena in conversations in German and French.